

Jean 10,27-30

LE BON PASTEUR

Cet Évangile est la fin du chapitre 10 de saint Jean sur le Bon Pasteur. Au début se trouve la parabole, et comme toute parabole, elle vise à exprimer le mystère du Royaume de Dieu. Qui dit mystère dit quelque chose de plus qu'on ne peut percevoir, quelque chose de tellement riche que l'on n'aura jamais fini de l'épuiser. Nous venons d'entendre ces mots : « Le Père et Moi sommes un » (v. 30), unité qui n'est autre que Dieu, unité qui n'est pas seulement Dieu, mais Dieu avec tout ce qu'il a réalisé.

Nous avons déjà été préparés un peu, au cours de ces fêtes de Pâques, à découvrir ce que signifie quelque peu l'achèvement. Nous le retrouvons de nouveau dans l'Évangile. Ce n'est pas étonnant que saint Jean vise spécialement à cela. Il dit : « Je donne à mes brebis la Vie éternelle ; elles ne périront jamais, personne ne les arrachera de ma main » (v. 28). Qui d'entre nous pourrait vraiment prétendre qu'il est sûr d'être sauvé ? Alors que veulent dire ces paroles : « Jamais elles ne périront ». Qui d'entre nous pourrait être sûr qu'une tentation ou l'autre ne puisse le faire dévier et être arraché de la main du Christ ? Personne ne peut prétendre cela. Sainte Jeanne d'Arc elle-même, à la fin de sa vie, manifestant et témoignant sa fidélité au Christ, avait répondu à ses juges qui lui posaient la question : « Es-tu en état de grâce ? ». « Je n'en sais rien ; si j'y suis que Dieu m'y garde, si je n'y suis pas que Dieu m'y mette ». Alors que signifie « Personne ne les arrachera de ma main » ?

Disons tout de suite comment ces paroles expriment bien l'achèvement de toutes choses et montrent le plan de Dieu qui est achevé. C'est pour cela que cela nous dépasse un peu. Cependant, l'Église n'a pas craint, ni saint Jean, de nous le révéler pour que nous puissions aussi voir les choses en fonction du but qui nous est proposé : avoir la fermeté, la certitude, la joie de marcher à travers tous les dangers qui peuvent encore se présenter sur notre route.

Nous remarquons tout d'abord qu'il y a un même esprit qui anime le Berger et les brebis : « Elles écoutent ma voix ; moi, je les connais et elles me suivent » (v. 27). Pour bien saisir cela, il faut donc bien se rendre compte de ce qu'est un berger dans l'Écriture. Tout d'abord, l'Écriture affirme constamment que Dieu seul est le Berger des hommes parce que lui seul peut gouverner les hommes sans les détruire ni les blesser, en leur donnant absolument tout ce dont ils ont besoin sans jamais se tromper. Certains, certes, ont été bergers au long de l'Écriture ; par exemple, les Rois en Israël sont appelés bergers, mais on voit comment ces Rois sont de mauvais pasteurs ; il y a eu des rois, il y a eu des prêtres, et parfois certains prophètes, de faux prophètes, qui ont mal exercé ce pouvoir qui appartient à Dieu seul. Il y en a eu d'autres qui sont plus intéressants. On trouve d'abord Abel. Vous savez comment Abel a vécu. Et puis on trouve Abraham, avec Isaac et Jacob ; puis on trouve Moïse, et après Moïse, David. Après David, il n'y a plus de vrais bergers. C'est pourquoi, dans le Nouveau Testament, on appelle le vrai Berger, le Fils de David : Jésus.

Or, nous remarquons que n'est pas berger qui veut, même celui qui est plein de bonne volonté, même celui qui, d'une certaine façon, a reçu l'autorité sur le peuple. Est berger uniquement celui que Dieu a choisi, et à travers qui il a pu pleinement exercer son titre personnel de Pasteur. C'est Dieu qui rend berger, c'est Dieu qui crée. Prenons l'exemple simplement de Moïse : Moïse a été élevé en Égypte, il a la sagesse des Égyptiens ; donc, dans une vie qui n'était

pas agricole, pastorale, mais une vie urbaine, il a dû partir au Mont Sinaï et, pendant 40 ans nous dit le texte, il a dû mener les brebis de son beau-père Jéthro. Pendant 40 ans, il a dû apprendre cette vie pastorale et, au bout de ces 40 ans, qu'a-t-il trouvé ? Dans le buisson ardent, il a trouvé Dieu qui lui a dit : « Va paître mon troupeau, et pour cela va d'abord le tirer d'Égypte pour le mener aussi à cette montagne où là, tu as eu mon expérience ». Donc, c'est Dieu seul qui peut rendre berger, sinon on ne l'est pas. Et, ceci est très important : comme il y a un esprit commun entre les bergers et les brebis, les brebis elles-mêmes ne peuvent pas être brebis si elles ne sont pas choisies par le Christ. C'est ce qui est dit dans le verset qui précède notre texte et qui dit, en parlant des Juifs, qu'ils ne veulent pas croire au Christ, ils veulent des signes pour qu'ils découvrent qu'il est le Christ ; et il leur dit : « Vous ne croyez pas parce que vous n'êtes pas de mes brebis » (v. 26). Cela nous rappelle une autre phrase que l'on trouve aussi dans saint Jean : « Personne ne vient à moi si le Père ne l'attire » (6,44). Si donc Dieu n'intervient pas auprès de tel ou tel homme sur la terre, tel ou tel homme ne peut pas être une de ses brebis. Nous pouvons examiner comment, au cours de l'Histoire du Salut, Dieu s'y est pris pour assurer que tous les hommes sont ses brebis parce qu'il est le vrai Pasteur.

Tant qu'un homme ne s'est pas rendu compte qu'il est la brebis de Dieu, c'est un païen : il se révolte contre lui, il agit à sa guise, et la mission de sauver les hommes est vouée à l'échec. Israël a été choisi et on lui a révélé qu'il était le troupeau de Dieu, et c'est pourquoi Israël est tellement fier, maintenant encore, aujourd'hui, d'avoir ainsi reçu la parole de Dieu qui lui révélait ce qu'il était dans le monde. Les hommes ne sont pas avant tout des gens intelligents qui font des découvertes et qui cultivent le sol, ce sont essentiellement des brebis de Dieu. Voilà pourquoi l'Écriture nous montrera que les païens ne sont encore que des enfants ; des enfants qui ne connaissent pas ce que signifie le nom « Père », qui ne peuvent pas découvrir tout ce que signifie le terme d' « adulte » ; mais quand le Fils est venu, il a découvert l'Esprit du Père et il est capable d'agir comme le Père. Vous savez bien qu'en éducation il faut beaucoup parler, il faut former des enfants pour que, passant de l'inconscience à la conscience, ils puissent à leur tour continuer l'œuvre des parents. Si nous sommes ici réunis c'est parce que Dieu nous a choisis.

Avez-vous déjà songé que nous aurions pu naître en Chine ou en Laponie ? Nous n'aurions pas connu le Christ, nous n'aurions pas eu tout ce que nous avons maintenant. Songeons que nous sommes nés à tel endroit, dans telle famille. Que de grâces ont jalonné notre route ! Trop souvent, nous trouvons tout cela normal ; eh bien ! non, cela n'est pas tellement normal. Dieu a une vue bien particulière sur chacun d'entre nous. Il nous le fait découvrir peu à peu en nous donnant sa grâce, la grâce du baptême d'abord, et toutes les grâces multiples pour faire de nous ses brebis. Il n'est donc pas étonnant que, lorsqu'on a découvert cela, la vie du chrétien soit essentiellement une action de grâces. Nous ne remercions jamais assez Dieu de nous avoir fait parvenir à cette journée d'aujourd'hui, où nous sommes rassemblés pour le rencontrer de nouveau, pour l'écouter et vivre de sa Vie.

Voyons, à travers ce texte, comment nous, brebis, nous avons à agir : « Les brebis écoutent ma voix » (v. 27) : preuve que c'est par la Parole que nous devons découvrir. C'est une grande illusion, quand ce n'est pas une grâce spéciale de Dieu, de croire qu'on peut trouver Dieu par le sentiment. Bien sûr : « Personne ne vient à Moi si le Père ne l'attire » (6,44) indique qu'il y a comme une affinité intérieure entre Dieu et nous, et que nous pouvons le sentir. Quand saint Jean dit cela, il veut toujours dire que, quand nous entendons sa parole, alors nous sentons qu'il y a une communion, une vie, un esprit commun entre Dieu et nous. Le sentiment doit venir après et non avant. « Les brebis écoutent ma voix », c'est cela qui doit être l'attitude essentielle et première de tout chrétien ; c'est vraiment le chemin, le moyen absolument sûr pour être dans la vérité. Tout autre chemin peut parfois nous paraître meilleur, mais trop souvent ce sont des illusions. Et puis : « Elles me suivent ». Le deuxième signe que l'on est brebis du Christ, c'est quand on le suit. Les brebis suivent, comme dit l'Apocalypse, elles suivent l'Agneau partout où il va, jusqu'au bout, c.à.d. jusqu'à sa Passion et jusqu'à sa Résurrection. Un chrétien qui dit : je

veux bien suivre l'Évangile mais jusque là seulement, ce n'est pas encore une brebis. Il a peut-être découvert certaines choses, mais c'est encore à son niveau. Les brebis ne découvrent qu'au niveau de Jésus-Christ, et c'est pourquoi, aux yeux de Dieu, elles sont grandes, et que, comme dit le texte « Ce que le Père m'a donné vaut plus que tout » (v. 29).

Et enfin « Elles ne périront jamais personne ne les arrachera de ma main, personne ne peut rien arracher de la main de mon Père » (v. 28). Les brebis n'ont rien à craindre si elles écoutent et quand elles suivent, même quand il y a des péchés, des chutes et des rechutes. Si chaque fois le chrétien revient à cette volonté d'écouter la parole et de la mettre en pratique, le Christ est là pour le ressaisir à nouveau, pour porter, comme le dit la parabole, cette brebis sur ses épaules et la ramener dans le troupeau. C'est dans la mesure où nous sommes unis au Christ que nous sommes sauvés, que nous sommes protégés, que nous sommes comblés, même, de sa Vie éternelle. Et il y a dans cela deux éléments : la grâce de Dieu, que nous ne devons jamais oublier, et ensuite la fidélité.

La grâce de Dieu et la fidélité. De nouveau deux choses (le nombre « deux », dans l'Écriture, dit bien ce qu'il faut pour marcher, pour avancer : la grâce de Dieu sans laquelle il nous est impossible même de comprendre ce que le Christ veut ; à plus forte raison de faire ce qu'il demande. De la fidélité aussi, qui permet à cette grâce de nous imprégner, jusqu'au bout de nos doigts, c.à.d. jusque dans nos actes, ce qui fait en sorte que tout notre être est devenu aussi, d'une certaine façon, Dieu. Vous voyez comment la grâce et la fidélité s'épaulent mutuellement. Quand nous remarquons que nous sommes infidèles, – au lieu de nous lamenter, cela est encore de l'orgueil, c'est encore se regarder soi-même, c'est se dire : je m'étais fait une idée idéale de moi-même, et je ne corresponds pas à cela –, il faut se dire immédiatement : « Merci, Seigneur, j'ai découvert que tu n'as pas encore donné assez ! », alors vite, on revient auprès de Dieu, et auprès du Christ et on lui demande sa grâce. Bienheureuse fidélité, qui nous permet de prier Dieu, qui nous permet, en priant mieux de recevoir davantage.

D'autre part, quand on a découvert que la grâce de Dieu est indispensable, on ressent en soi-même comme une force, comme un goût, comme une attirance plus grande pour accomplir ce que la parole de Dieu nous demande de faire.

Vous voyez comment la grâce de Dieu et notre fidélité doivent agir constamment l'une sur l'autre, pour que notre vie chrétienne soit vraiment la vie de quelqu'un qui se trouve dans un troupeau, c.à.d. en marche, devant passer de pâturage en pâturage, mené par le Pasteur là où il désire nous mener parce qu'il sait beaucoup mieux que nous ce dont nous avons besoin.

Aimons donc cette grâce de la Résurrection, qui nous a déjà été donnée au baptême, dans les multiples sacrements, et tout au long de notre vie par bien des grâces, dont la dernière est, peut-être, ce sacrement que nous célébrons aujourd'hui.

Creusons cette grâce de la Résurrection. Méditons-la souvent, nous ne le ferons jamais assez. En Occident, nous avons été trop ancrés sur un volontarisme, sur des efforts personnels et pas assez sur les cadeaux que Dieu nous fait. Nous croyons trop souvent que nous sommes les artisans de notre salut, alors que toute l'Écriture et saint Paul nous l'ont bien dit : « Dieu seul sauve ». Bien sûr, si on ne désire pas, Dieu ne peut rien faire ; il faut la collaboration, mais c'est toujours la grâce de Dieu qui est première. Dès lors, quand nous avons une bonne pensée, quand nous avons accompli un acte bon, quand nous avons progressé dans la vie chrétienne, c'est dû d'abord à la grâce de Dieu qui nous a stimulés, qui nous a fortifiés, mais ensuite, entraînez-nous.

Vous savez ce que dit le proverbe : « C'est en forgeant que l'on devient forgeron ». Ainsi, c'est en vivant en chrétien que l'on devient chrétien. Au début, pour apprendre ce métier de forgeron, c'est pénible, on se tape parfois sur les doigts, on fait parfois un vilain ouvrage ; mais si

l'on persévère, si l'on continue, on finira par réussir. Nous aussi nous sommes dans ces mêmes conditions. Puisque nous sommes sûrs que nous sommes fils de Dieu, ayant reçu l'Esprit du Christ, nous pouvons tout oser, même faire tout ce que le Christ a fait, c.à.d. aimer son Père à l'infini, et aimer les hommes jusqu'à leur donner notre vie. Cela, nous pouvons le faire en essayant constamment de nous y exercer dans la peine, comme le forgeron qui, un jour, est au point. Nous finirons par faire notre vie chrétienne dans la joie et dans la sérénité, avec une grande facilité ; si au début on avait comme un dégoût de faire ce que Dieu demandait, à la fin on finit par avoir le dégoût de faire ce que, auparavant, on faisait, et on n'a plus de goût que pour les choses de Dieu.

Prions donc ensemble dans cette ligne-là, afin que cette joie de Pâques puisse s'accroître parmi nous, et qu'en s'accroissant parmi nous, ce soit notre fidélité qui puisse manifester autour de nous et vis-à-vis des autres la grâce de Dieu que nous avons reçue.

Gérard Weets,
La Ramée, Jauchelette, 1974.